

DE LA MÊME AUTEURE

Ejo
nouvelles
La Cheminante, 2015
Prix François Augiéras
Prix Livre Ailleurs

Lézardes
nouvelles
La Cheminante, 2017
Prix de l'Estuaire
Prix La Boétie

Après le progrès
poésie
La Cheminante, 2019

Beata UMUBYEYI MAIRESSE

Tous tes enfants dispersés

Éditions Autrement **Littérature**

L'auteure remercie le CNL pour la bourse de création
accordée à l'écriture de ce livre.

Chanson « Ubalijoro » citée p. 155 et 156 :

© Rodrigue Karemera.

Poème « La Môme néant » de Jean Tardieu cité p. 201 :

© Gallimard, 1951.

© Éditions Autrement, 2019.

ISBN : 978-2-7467-5139-2

Pour Mfurayange et Micomyiza

Je relis les livres que j'aime et
j'aime les livres que je relis, et chaque
fois avec la même jouissance (...):
celle d'une complicité, d'une conni-
vence, ou plus encore, au-delà, celle
d'une parenté enfin retrouvée.

Georges PEREC

W ou le souvenir d'enfance

Umutemeli w'ishavu ni ijosi

Le cou est le couvercle du chagrin

proverbe rwandais

*As she fell asleep, she placed one
soft hand over her land.*

It was a gesture of belonging.

Bessie HEAD

A Question of Power

Blanche

« C'est l'heure où la paix se risque dehors. Nos tueurs sont fatigués de leur longue journée de *travail*, ils rentrent laver leurs pieds et se reposer. Nous laissons nos cœurs s'endormir un instant et attendons la nuit noire pour aller gratter le sol à la recherche d'une racine d'igname ou de quelques patates douces à croquer, d'une flaque d'eau à laper. Entre eux et nous, les chiens, qui ont couru toute la journée, commencent à s'assoupir, le ventre lourd d'une ripaille humaine que leur race n'est pas près d'oublier. Ils deviendront bientôt sauvages, se mettront même à croquer les chairs vivantes, mouvantes, ayant bien compris qu'il n'y a désormais plus de frontières entre les bêtes et leurs maîtres. Mais pour l'heure, la paix, minuscule, clandestine, sait qu'il n'y a plus sur les sentiers aucune âme qui vive capable de la capturer. Alors, elle sort saluer les herbes hautes qui redressent l'échine sur les collines, saluer les oiseaux qui sont restés toute la journée la tête sous l'aile pour ne pas assister, pour ne pas se voir un jour sommés de venir témoigner à la barre

d'un quelconque tribunal qui ne manquera pas d'arriver, saluer les fleurs gorgées d'eau de la saison des pluies qui peinent à exhaler encore et malgré tout un parfum de vie là où la puanteur a tout envahi. »

Tu disais cela quand tu parlais encore, Mama, à mots troués, en attendant que ton fils Bosco rentre du cabaret, cette soirée de 1997.

Tu utilisais le temps présent à cette heure exténuée du jour pour raconter tes souvenirs du mois d'avril 1994, comme si trois années ne nous avaient pas irrémédiablement séparées. Et les volutes blanches qui s'échappaient de ta main, celles qui sortaient de ma bouche entrouverte, toi *Impala*, moi *Intore*, les deux marques de cigarettes d'avant, les seules que nous voulions encore goûter comme pour conjurer le temps assassin, à moins que ça n'ait été une façon de s'étouffer à petit feu avec les effluves du passé, nos volutes se rejoignaient, nous entouraient d'un nuage rassurant.

Assises sur le même petit banc de bois brinquebalant qu'autrefois, sur la *barza*, la terrasse, de la grand-rue de Butare, nous étions cachées des passants par les larges troncs des jacarandas. Tu te laissais aller à parler du *mois de lait qui était devenu celui du sang, ukwezi kwa mata kwahindutse ukw'amaraso*, entre deux silences qui auraient tout aussi bien pu être des sanglots à couper au couteau et je t'écoutais sans savoir si ma main qui me

demandait de te serrer le poignet n'allait pas te faire sursauter. Je restais donc immobile en soufflant fort ma fumée vers la tienne pour qu'elle t'atteigne et desserre ton chagrin figé. Bien que je n'y connaisse rien à la chimie, je me suis souvenue de ce joli mot de *sublimation* lorsque notre professeur nous avait raconté comment le solide devient gaz et je pensais qu'il devait y avoir un procédé qui de la même façon permettrait à des corps devenus rigides de s'envoler en fumée sans mourir pour autant, de se rejoindre harmonieusement dans les airs, invisibles aux passants. Je me suis imaginée en *Intore*, danseur guerrier coiffé de longs cheveux ivoire, d'une lance érodée et d'un minuscule bouclier en bois sculpté, voltigeant autour de toi l'*Impala* aux cornes torturées, antilope pourchassée, t'entourant d'une haie de mots sauvés, de mots ressuscités. Moi l'*Intore* valeureux, les bras tendus, le dos cambré, je faisais trembler la terre de mes pieds ornés de grelots *amayugi*, je faisais reculer l'ennemi menaçant en vantant tes hauts faits, tes enfants, tes amants, ta liberté si cher payée. Et pendant que la nuit nous aidait à disparaître rapidement dans la pénombre de la *barza*, j'écoutais ta voix en hochant la tête, et si mes mouvements étaient imperceptibles, parce que j'avais oublié depuis longtemps comment te toucher, là-haut dans la fumée, je faisais voler les mèches de sisal blanc ornant mon front comme un *Intore*, poète danseur, combattant

d'apparat capable de conjurer ta mort du mois d'avril.

Un moment tu t'es tue, un arrêt incongru au milieu d'une phrase, tu as sursauté, poussé un petit cri puis un son étrange est sorti de ta gorge. J'ai cru que tu pleurais, j'ai scruté ton visage qui se détachait dans l'air enfumé, la ligne droite de ton nez éclairé avec précision par les derniers rayons du soleil couchant, j'ai craint que tu ne puisses plus contenir quelque souvenir brutal dans ta langue métaphorique qui m'avait jusqu'alors protégée, qui a protégé tous ceux qui n'ont pas voulu savoir jusqu'où était allée l'ignominie, et tout mon courage d'*Intore* s'est enfoui dans ma poitrine immobile. J'ai attendu, le ventre noué, attendu jusqu'à ce que je réalise que tu riais doucement, une fleur de jacaranda entre les mains. Elle était tombée de l'arbre devant nous, t'avait fait peur, cette peur enfantine qui menace de resurgir toute la vie au crépuscule, en dépit des épreuves vaillamment surmontées et de la raison que procure l'*expérience du monde*. Tu riais de ta peur, sans doute aussi pour éloigner les souvenirs qui t'avaient envahie durant ce bref instant où tu m'avais un peu *raconté*.

Tu as porté la fleur à tes narines, l'as longuement respirée, puis me l'as donnée dans un geste étonnamment délicat, contrastant avec les mouvements

heurtés et l'humeur hiératique dans laquelle je t'avais retrouvée deux semaines auparavant.

J'ai caressé de l'index la clochette allongée dont la couleur bleu violacé était en parfaite concordance avec le crépuscule mourant à cet instant précis sur Butare. Le vent s'était levé, faisant bruisser le feuillage sombre des arbres et la nuit est tombée brusquement, sans sommation, comme elle sait si bien le faire, là-bas. Dans la vallée derrière la librairie, les grenouilles se sont immédiatement mises à coasser de concert, on aurait dit qu'elles attendaient le signal. Je t'ai rendu la fleur, tu l'as effleurée avec ta joue puis l'as jetée sur la terre sèche au pied du jacaranda. Il m'a semblé voir tes épaules se courber d'accablement.

« Tu te souviens de l'histoire que tu nous racontais, à Bosco et moi, à propos du chant des grenouilles ? »

Tu as émis un petit rire qui a déclenché une quinte de toux rauque de vieille fumeuse. Non loin de nous, le ciel faiblement éclairé par la lune a été fendu par un vol de chauves-souris. Elles vivaient par milliers sur les branches des sapins de l'arboretum, là où la route de Butare s'échappe vers la frontière du Burundi.

« Oui, je me souviens. Alors, que disaient-elles, les grenouilles de votre enfance ? »

J'ai pris un ton de conteuse.

« Dis, grenouille, qui va là ? »

— Qui va là ? C'est un puits d'eau.

— A-t-il puisé son eau ?

— Oui, sa cruche est pleine, je vois ses talons
qui disparaissent sur le chemin. La nuit est là.

— Alors, chères grenouilles, il est l'heure de
prier : Notre père qui est aux cieux !

— Notre père qui est aux cieux !

— Notre père qui est aux cieux ! »

Et alors que je terminais mon histoire, j'ai ri
aussi, avec la voix encore basse des batraciens pieux.

Nous ne comprenions pas pourquoi les gre-
nouilles répétaient toute la nuit la première phrase
de la prière, et tu nous avais raconté que leur cer-
veau était trop petit pour l'apprendre en entier.

Tu as dit : « C'était l'histoire préférée de Bosco »,
et sans te regarder j'ai su qu'à ce moment-là ton
visage désemparé se tournait vers les lumières du
cabaret à l'autre extrémité de la grand-rue, d'où
nous parvenaient parfois des bruits de voix ou des
éclats de rumba congolaise.

Tu n'as jamais cessé de penser à ton fils, même
quand tu m'accordais comme ce soir-là une brisure
d'intimité.

« Oui, je sais que c'était son histoire favorite. Il
aimait prier aussi, avant qu'il ne parte faire la
guerre. »

Tu n'as rien dit, et dans ma tête, l'écho de la
phrase que je venais de prononcer était si assourdis-
sant que j'ai fermé les yeux et attendu. Déjà le

regret, il aurait fallu que je me taise ou que tu me répondes si vite qu'on aurait pu glisser mes mots sous les tiens pour les y dissimuler. Mais tu t'es tue. Un long moment. Deux ombres sont passées en conversant à voix basse à quelques mètres de nous, elles ne nous ont pas vues, ou peut-être ont-elles fait semblant. On devinait au bruit que faisaient leurs pas qu'elles portaient des claquettes.

« Vos deux pères sont aux cieux maintenant. »

Un chien, celui du *zamu*, le gardien de nuit de l'hôtel Ibis en face, a aboyé au moment même où tu disais cette chose étrange et je n'étais pas sûre d'avoir bien entendu. C'était la première fois que tu parlais de « nos pères ». Pour me donner de la contenance, j'ai ramassé un fruit oblong et sec de jacaranda et l'ai trituré en silence. Allais-tu enfin me dire autre chose ? Le moment était-il venu de parler de ça ?

Tu as tâté ton paquet de cigarettes sur tes genoux, l'as trouvé vide, m'a demandé de te donner une *Intore*. J'attendais, tu l'as allumée et l'as fumée lentement, en silence. Ma gorge sèche s'est faite couverte de chagrin.

J'ai tenté une attaque indirecte, ne pas parler de mon père, Antoine, mais de celui de mon frère.

« Quand as-tu su que le père de Bosco était mort ?

— Tout se sait dans ce pays. »

Tu as corrigé : « Tout peut se savoir ou se deviner. Si un jour tu aimes réellement un homme, et qu'il vient à mourir, tu le sentiras à la minute même. »

Ton assurance m'a exaspérée. Que savais-tu de l'amour que j'étais capable de porter à un homme, Mama ? Ce que je croyais comprendre entre les lignes – tu n'aurais pas aimé mon père autant que celui de mon frère, c'est pourquoi tu avais ignoré la date de son décès – me blessait. On fait si facilement des conclusions définitives, pour masquer son ignorance, se donner de la contenance. Tes mots ont eu la violence d'une révélation. Je n'avais pas encore pris conscience alors que ta confiance était une façade pour ne pas t'effondrer, que la vérité était claquemurée dans ce qui n'était pas, dans ce qui ne serait peut-être jamais énoncé. J'ai réagi comme un enfant, tentant de te renvoyer les coups, ricanant méchamment.

« Si vous pouviez tout savoir, comment se fait-il que vous ayez ignoré l'extermination qui se préparait ? »

Tu n'as pas répondu. Que peut-on répondre à une question pareille ? Comment avais-je pu la poser ? Il était trop tard. Une frontière sournoise, invisible, se réinstallait entre toi et moi.

Je venais de fermer la brèche.

Je m'en mords les doigts aujourd'hui, alors que j'écris ces lignes. Je sais que c'est ce soir-là, l'année dernière à Butare, que j'ai condamné le seul

interstice que tu m'aies ouvert avec ma langue imprudente, colérique. Il est trop tard pour tenter de reprendre le fil de notre conversation, maintenant que tu t'es emmurée dans le silence de l'après-Bosco.

Tu t'étais levée d'un bond et m'avais annoncé : « Je vais chercher ton frère, il doit être trop ivre pour rentrer. »

Tu avais refusé que je t'accompagne : « Tu sais bien que les choses ne sont pas faciles entre vous en ce moment, va te coucher, il faut te reposer avant ton voyage de retour. »

Et tu t'en étais allée.

Mon voyage de retour.

Je croyais l'avoir accompli en venant dans cette maison de la grand-rue de Butare où j'ai grandi à tes côtés. Pour toi, désormais, j'étais de là-bas. Ton fils était un revenant, moi je n'étais plus qu'une passante, une plante exotique importée, qui aurait mal supporté la vie sous tes latitudes et qui avait enfin été rempotée dans son terreau d'origine. Une Française.

Je suis allée me coucher dans ma chambre. Pouvais-je encore la désigner ainsi, cette pièce que j'avais occupée pendant plus de vingt ans ? Lorsque j'étais apparue sur le seuil de notre maison, j'avais

éprouvé cette sensation délicate d'être une étrangère chez soi.

Pourtant, en apparence, rien n'avait changé : l'immeuble, datant du temps des Belges, dont le fronton surélevé imitait modestement une certaine architecture flamande sous les tropiques, était toujours debout, entouré de deux majestueux jacarandas en fleur, vestiges eux aussi de l'époque coloniale. J'avais retrouvé intact l'alignement de ces constructions d'époque de chaque côté de la grand-rue, sages et usées, qu'on appelait, d'aussi loin que je me souviens, le centre-ville de Butare. La poussière du mois de juillet recouvrait la *barza* où somnolait, assis sur *notre petit banc*, un adolescent chargé sans doute de garder la dizaine de casiers de bouteilles de bière Primus vides empilés à ses côtés. Une pancarte récente aux couleurs vives suspendue au-dessus de la porte du local qui donnait sur la rue m'informa qu'une alimentation générale avait remplacé le magasin de tissus qui était là avant le génocide. Tu ne m'avais pas donné de précisions, les rares fois où nous nous étions parlé au téléphone, sur les nouveaux locataires de ce que nous avions toujours désigné comme « le commerce ». Tu m'avais juste dit que le mari de Jeanne – qui y avait installé sa boutique de pagnes, kanga, kigoma, popeline, Tergal et autres textiles vendus au mètre lorsque les Grecs de l'épicerie Chez Christine étaient partis s'installer à Kigali, à la fin des années 80 – avait beaucoup tué puis s'était enfui à l'étranger avec

toute sa famille. À côté de l'alimentation, il y avait toujours le petit restaurant, que tu tenais désormais avec ta sœur. Le même nom, la même décoration simple et accueillante. Il était fermé.

Je suis restée un moment appuyée sur le tronc du jacaranda de gauche, lui aussi couvert de la poussière de latérite que soulevaient les rares voitures passant sur la rue, à observer la maison, la peinture des murs autrefois turquoise, désormais délavée et qui s'écaillait de toutes parts. Je sentais peser sur ma nuque des regards inquisiteurs, depuis la terrasse de l'hôtel Ibis et derrière les vitres de la Banque, de l'autre côté de la route. Je n'avais pas envie de me retourner, je n'avais croisé aucun visage connu sur mon trajet depuis la gare routière, en face du stade, là où le minibus avait déposé les voyageurs en provenance de la capitale.

Il était treize heures, Butare semblait anesthésiée.

J'ai tendu l'oreille, espérant attraper dans l'air chaud de grande saison sèche des échos de ta voix ou de celle de mon frère par-dessus le portail qui menait à la cour avant de notre habitation, pour apprivoiser l'idée de votre existence ici, à deux, sans moi.

Je ne t'avais pas prévenue de mon retour.

À quoi ai-je pensé pendant ces premières heures au pays ?

J'avais atterri la veille au soir avec la résolution de ne pas passer plus d'une nuit à Kigali et de

demander dès le lendemain à ma nouvelle amie Laura de me conduire à la gare routière pour descendre vers le sud. C'était la seule que j'avais informée de mon voyage, parce que j'avais besoin d'un point de chute dans le pays, parce que je savais qu'elle garderait le secret le temps qu'il faudrait, elle l'étrangère rencontrée quelques mois auparavant chez des amis de Bordeaux. Quand elle avait dit, au détour d'une conversation à peine audible, au milieu des rires et de la musique, qu'elle partait travailler la semaine suivante au Rwanda, j'avais voulu y voir un signe. Je m'étais décidée le jour même à acheter un billet d'avion mais j'ignorais encore si j'allais avoir la détermination suffisante pour l'utiliser. Laura avait dépassé la quarantaine, elle offrait le regard taciturne de celle qui est allée sauver l'espoir des plus sombres retranchements de l'âme humaine, et un sourire étonnamment serein. Le lendemain, je prenais un café avec elle et je lui racontais toute mon histoire, d'une traite, comme je ne l'avais jamais fait avec personne. Pourquoi elle ? Je l'ignore. À Samora je n'avais lâché qu'un à un mes lambeaux d'existence, avec une infime précaution, craignant sans doute de le faire fuir ou, pire, de lui faire pitié. Laura m'avait convaincue du bien-fondé de ce voyage. Je m'étais sentie prête.

Étais-je prête ? Dans le vol Bruxelles-Kampala-Kigali, je n'avais parlé à personne. Plusieurs agents des Nations unies, quelques Rwandais, aucun

visage connu, une troupe de théâtre ougandaise qui revenait d'effectuer une petite tournée en Europe.

J'écoutais, me taisais, terrorisée.

À la sortie de l'aéroport, j'avais respiré l'air de la nuit noire et toute la tension avait semblé se volatiliser. J'avais à peine parlé à Laura sur le chemin menant de Kanombe aux hauteurs de Kigali où elle habitait avec d'autres humanitaires. Je fixais les trouées de lumière créées dans les ténèbres par les phares de son 4x4, guettant je ne sais quel fantôme. Des arbres, des femmes et des hommes apparaissaient puis disparaissaient comme au ralenti, seul le bruit du moteur répondait au battement précipité de mon cœur.

Le lendemain, je m'étais réveillée aux aurores. Je m'étais assise sur la terrasse de la maison, emmitouflée dans une couverture, pour regarder la ville en contrebas, encore prise dans la brume montant de la vallée, s'éveiller. Qu'est-ce qui avait changé ici ? Je n'aurais su le dire, je connaissais à peine Kigali. Mais je retrouvais les sons, ceux des tourterelles qui chantent « *sogokuru gugu! Nyogokuru gugu!* », les battements d'ailes des colibris qui volaient déjà au-dessus de la haie d'hibiscus roses entourant le jardin de mon amie. Une odeur de feu de bois toute proche, une moto qui pétarade quelque part, la voix portée par le petit vent des plus matinaux, déjà sur la route, qui se saluaient « *Ese mwaramukanye amahoro?* Vous êtes-vous réveillés en paix ? »